

L'HISTOIRE EN IMAGES

DU MONDE DISPARU

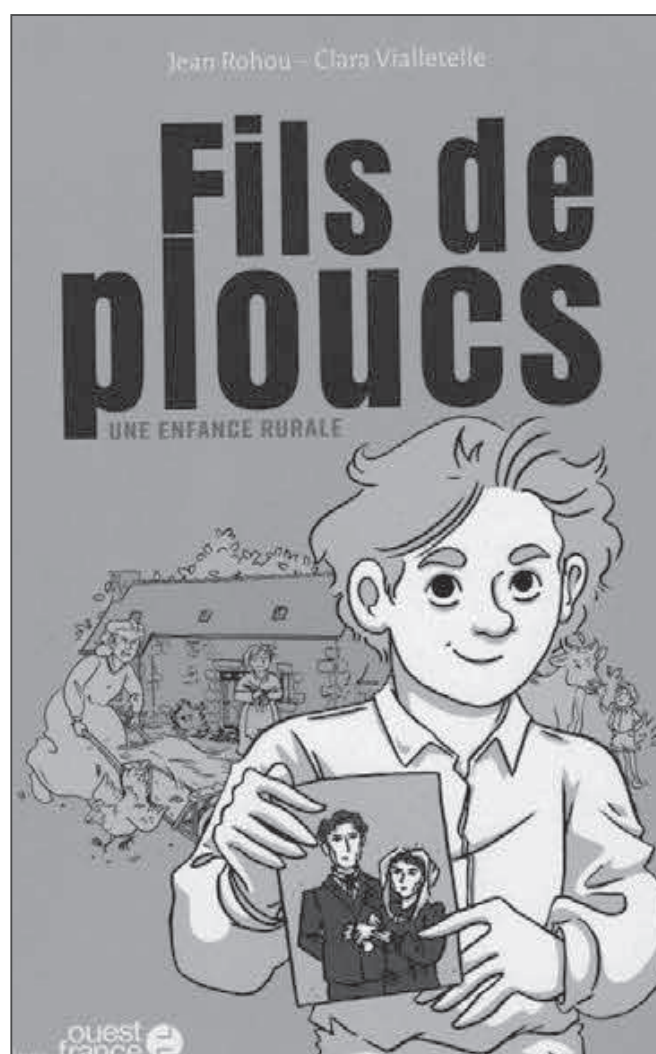
D'UN BRETON DES CAMPAGNES

Jean Rohou, professeur émérite, a passé la quasi-totalité de sa carrière à l'université de Rennes II. Grand spécialiste de Racine, il a publié de nombreux ouvrages sur cet auteur, le XVII^e siècle et l'histoire littéraire. Mais sous l'universitaire, demeure le Breton... Son départ à la retraite, qui ne l'empêche pas de poursuivre ses recherches et publications, lui laisse davantage le temps de faire connaître sa Bretagne natale et les conditions de vie de ses habitants à l'aube du XX^e siècle. C'est ainsi qu'il publie, aux éditions Ouest-France, une trilogie intitulée «Fils de ploucs», chaque ouvrage en précisant le contenu : tome 1 (2005 et 2011) : le pays, les gens, la vie ; tome 2 (2007 et 2011) : la langue, l'école ; tome 3 (2016) : changer la société ?

Ces trois ouvrages, fruits d'un travail très sérieux, abondamment argumentés et à la documentation impressionnante, constituent une somme de connaissances politiques, économiques et socio-culturelles sur la Bretagne du siècle dernier. Ils sont d'ailleurs publiés dans la collection «Ecrits Société» Le succès de la trilogie (58000 exemplaires vendus du premier volume !) donne l'idée à son auteur de proposer à l'éditeur d'en faire un roman graphique (cinq volumes prévus). Le premier (*Fils de Ploucs. Une enfance rurale*)

est sorti le 27 octobre 2021, après que les deux tiers aient été publiés dans *Ouest-France dimanche* à partir du 1er août.

«UNE ENFANCE RURALE»... ET UN DESTIN IMPRÉVISIBLE !



Le livre commence alors que l'enfant (et narrateur) est un petit garçon et se termine lorsqu'il part au collège de Morlaix à onze ans. La totalité de cette tranche de vie se déroule dans la même campagne bretonnante.

La première précision est celle du bourg où commence l'histoire. (Les deux cartes explicatives situées au tout début du livre initial auraient été les bienvenues dans ce nouvel ouvrage.) Il s'agit de Plougourvest, près de Morlaix, l'autre grande ville après Brest dans le Léon, partie la plus au nord-ouest de la Bretagne. L'auteur y est né en 1934. La réalité de l'époque est sans équivoque : *«Plougourvest, c'était surtout le bourg, c'est-à-dire l'église et le cimetière»*. L'affirmation est renforcée par une citation d'Anatole Le Braz : *«Les Bretons de jadis étaient une race ne vivant que de ses morts»*. Suit néanmoins une analyse autant qu'une description des vivants qu'il a connus... et de leur hiérarchie : le curé (*«le recteur»* en Bretagne), plus important que le maire ; puis l'instituteur et l'institutrice dont les opinions politiques étaient fortement scrutées. La réalité linguistique apparaît immédiatement aussi : à l'époque on ne parle que le breton, si bien qu'un grand nombre de mots ou d'expressions sont indiqués dans cette langue. En fait, aujourd'hui, le lecteur a l'impression qu'il s'agit d'une traduction alors que dans les faits, c'est le français qui en est une !

Certains récits des campagnes d'autrefois se ressemblent. Dans ce texte on peut trouver des similitudes avec ce qui se passait dans d'autres provinces françaises à la même époque, mais il semble que la dénomination (nom et prénom) des personnes soit spécifique, et donc intéressante à ce titre. Ce qui demeure identique,

et heureusement moins vrai aujourd'hui, est l'importance du lieu de naissance et la classe sociale à laquelle on appartient : deux déterminants de la vie future difficiles à transgresser ! Dans ce «roman» l'enfant, petit écolier dans la journée était petit paysan le soir et pendant toutes les vacances. Il ignorait le français en arrivant à l'école mais fut le premier petit paysan de Plougourvest à entrer au collège de Morlaix. *«A ce moment-là, je ne pouvais pas imaginer l'ampleur du défi. Et, avant d'entrer au collège laïc il aura fallu affronter le recteur, l'opinion de la famille et des voisins. Mais ma mère y tenait et j'étais décidé à tenter l'aventure»* déclare-t-il ! Il ne savait pas encore qu'elle serait couronnée de succès...

UN ROMAN GRAPHIQUE ET AUTOBIOGRAPHIQUE

Ce roman graphique est autobiographique. Il commence d'ailleurs par «je» et quiconque connaît l'auteur le *«reconnaîtra»* immédiatement grâce aux traits de l'illustratrice ! Jean Rohou présente au fil des pages sa vraie famille et les événements réels qui sont intervenus tout au long de son *«enfance rurale»*. On sait bien que dans la littérature, surtout lorsque l'on y débute, ses activités d'écriture (ce qui n'est pas le cas ici !), de nombreux «romans» sont en fait des transpositions de tout ou partie de la biographie des auteurs. Ils changent alors les noms, parfois les lieux, soustraient des personnages existants, en ajoutent d'autres, inventés, pour servir une histoire «romancée» : il s'agit alors d'une description plus ou moins interprétée de la réalité. Ici la personnalisation est clairement assumée, ce qui renforce la valeur de témoignage que prend le texte et que veut l'auteur. Elle sert aussi de support à l'analyse critique

de certaines décisions prises par les décideurs politiques. Comme à toutes les époques «*des mensonges d'Etat*» finissent par être découverts a posteriori. C'est ce qu'illustre, par exemple, la dissimulation du suicide du grand-père de l'auteur pendant la bataille de la Somme (1er juillet-18 novembre 1916) en «*mort à la guerre*», moins condamnable socialement et plus patriotique pour l'Etat.

Tous les membres de la famille sont «*présentés*». Outre les traditions qui unissaient ou «*distinquaient*» les uns des autres, leur description et celle de leurs occupations permettent d'exposer les principales conditions très précaires qui caractérisent la vie des paysans pauvres de l'époque. Grâce à son humour et à ses railleries, on comprend que l'auteur n'est pas adepte du «*c'était mieux avant*». Il considère que seuls ceux qui n'ont pas connu cet «*avant*» en sont convaincus ! Après chaque séquence, qui pourrait correspondre à un chapitre dans un ouvrage classique, l'auteur indique les effets sur lui-même de ces conditions de vie. C'est ainsi, par exemple qu'après avoir décrit sa famille et son entourage essentiellement constitué d'adultes, il déclare «*Avec de tels éducateurs, j'ai beaucoup plus appris à méditer et à travailler qu'à jouer. J'en suis resté définitivement plus réfléchi que spontané. Sérieux et toujours absorbé par le travail, même aujourd'hui je ne sais pas vraiment m'amuser*». Cette affirmation dépasse d'ailleurs le cas du narrateur et le lieu où il a été élevé : elle montre plus généralement l'influence des conditions d'éducation sur le caractère de l'adulte en devenir.

Les chapitres sont ici moins «*figés*» que dans un ouvrage traditionnel mais ce roman graphique est néanmoins découpé en «grands

thèmes», pourrait-on dire, soulignés par une graphie particulière dont il sera question plus loin. L'objectif de cet article n'étant pas de synthétiser tout ce dont l'auteur du livre a voulu témoigner, la mention des «*grands thèmes*» donne une idée claire du contenu de l'ouvrage : le bourg ; les grands-parents, les parents, le mariage. Notons ici une mention spéciale intitulée «mon père». Au début de l'ouvrage il est bien moins évoqué que la mère, beaucoup plus décrite et omniprésente. En fait contrairement à ce que l'on pourrait penser aujourd'hui, «*la plupart des femmes de mon enfance avaient une vigoureuse personnalité. La mère était le personnage le plus important de la maison. Les hommes pouvaient recourir à la force. Mon père le fit une seule fois*». De nombreux exemples montrent la hardiesse et la détermination de cette femme y compris contre le recteur et la maréchaussée, donc très impressionnante pour l'époque ! Mais, comme partout, les comportements pouvaient sans doute être différents d'une personne à l'autre et d'une famille à l'autre... Le père, assez «*absent*» au début de l'ouvrage (ce qui conforte la citation précédente), y apparaît de temps en temps mais y tient un grand rôle à la fin : il permet à l'auteur de décrire la vie des prisonniers lorsque son père «*sera le numéro 38784 dans la baraque 308 du stalag II A*»... et la joie des retrouvailles à la Libération avec la présence des soldats américains.

Viennent ensuite «*la petite enfance*» et «*les travaux à la ferme*». Ce sont probablement dans ces deux derniers thèmes que les activités exercées (travaux à la ferme et travaux des champs) apparaissent aujourd'hui comme archaïques pour les générations contemporaines.

Puis avec le même style graphique mais dans une couleur différente (gris au lieu d'orange : est-ce un indice de hiérarchisation ?) suivent d'autres thèmes : «*les activités*» et «*la Guerre, l'Occupation*» (les majuscules et minuscules de l'ouvrage sont strictement respectées dans ce compte-rendu). A noter qu'identiquement à la série précédente, avec un genre de «*sous chapitre*» intitulé «*mon père*», comme indiqué plus haut, dans cette deuxième série on trouve alors «*La nourriture*». En plus de leur couleur spécifique, le positionnement de ces mentions sur une page de droite alors que les grands titres se trouvent sur une page de gauche est-il signifiant ? Ces traits distinctifs sont-ils déjà formellement codifiés ou pas encore ?

GRAPHISMES ET COULEURS DU ROMAN

Les illustrations sont réalisées par Clara Vialletelle qui a étudié le cinéma d'animation et la bande dessinée. Après ses études, elle part seule en Inde en 2016, puis publie à son retour le roman graphique et carnet de voyage «*C'est décidé je pars en Inde*» (2018). Elle s'installe ensuite en Bretagne pour compléter sa formation et continue de travailler comme illustratrice et dessinatrice de bande dessinée, notamment pour les Editions Ouest-France qui, comme on le sait, publie un très grand nombre de quotidiens, revues, guides et ouvrages.

Puisqu'il s'agit d'un roman graphique, commençons par l'étude des graphismes. Il arrive que la même personne soit l'auteur ET l'illustrateur. Lorsque ce n'est pas le cas, il est évident qu'il y a nécessairement une grande collaboration entre les deux. C'est ainsi que des «*couples*» célèbres se sont formés, comme Goscinny et Uderzo, par exemple,

pour la série des *Astérix*. Ici aussi l'auteur et l'illustratrice ont visiblement (c'est le cas de dire !) travaillé de concert. L'auteur est très facilement reconnaissable sous les traits de Clara Vialletelle. On peut donc supposer qu'elle a travaillé à partir de photos pour dessiner les autres membres de la famille (la ressemblance entre la mère de l'auteur et son fils est frappante !). La preuve en est donnée par le dessin de la page 38 de cette version qui reproduit la photo de couverture du tome 1 publié en 2005. Elle représente les parents de l'auteur le jour de leur mariage en 1931. La «*copie*» est conforme aux détails près comme les ornements de la robe de la mariée et le bouquet très particulier qui orne la boutonnière du marié ! Le talent de l'illustratrice est remarquable. Lorsque les photos manquaient, peut-être pour les personnages publics tels que le curé (ou plutôt le *recteur*), le maire, l'instituteur, le garagiste, etc., les descriptions de l'auteur ont dû être très précises... y compris dans les travers physiques ou comportementaux des personnages : c'est ainsi que texte et image sont indissociables. Et le procédé conforte aussi la véracité du récit et le caractère très autobiographique de l'ouvrage déjà souligné plus haut. De même le réalisme des objets et des outils de travail permettra aux générations futures de les «*connaître*», comme c'est le cas avec les autres supports d'images... Bien sûr, ainsi que tous les artistes, Clara Vialletelle a son propre style, que l'on peut reconnaître avec la pratique...

En plus des dessins, une deuxième famille de signifiants entre dans les graphismes : c'est l'ensemble des textes, proposés par l'auteur et modifiés au besoin par l'illustratrice, bien sûr. Il s'agit des descriptions, dialogues,

commentaires, réflexions ou pensées des personnages. Le lecteur s'habitue très rapidement au code qui distingue les uns des autres. La graphie des textes est claire et agréable à lire mais il conviendrait de mieux distinguer les virgules et les points. Evidemment les interjections et onomatopées ne manquent pas : elles sont caractéristiques de ce genre littéraire.

Les couleurs constituent l'autre langage iconique des illustrations... Certes un grand nombre de bandes dessinées sont en noir et blanc, les mangas le sont presque tous... Comme pour la photographie ou le film, les théories et les discussions concernant les avantages et inconvénients du noir et blanc et de la couleur sont très nombreuses.

Ici, la palette n'est pas très abondante (certainement par choix) mais très suffisante pour délivrer ses messages. Le blanc et le gris foncé sont sans doute les couleurs dominantes. Il faut dire qu'à l'époque où se situe le récit, les hommes qui exerçaient des fonctions d'autorité tels que le recteur, le maire, etc. portaient exclusivement des vêtements d'église ou des costumes foncés complétés par les fameux chapeaux bretons lors des cérémonies. C'est le cas aussi des uniformes des soldats ayant combattu pendant les deux guerres dont il est question dans le roman. De même les femmes, dès le premier deuil, étaient vêtues la plupart du temps de longues robes noires, comme nous le prouve la mère de l'auteur d'un bout à l'autre de l'ouvrage. Evidemment les coiffes bretonnes d'un blanc immaculé, surtout portées lors de cérémonies, sont représentées dans leur variété. Lorsque la couleur n'a pas besoin d'être signifiante, Clara Vialletelle utilise un bleu qu'il paraît difficile à définir

lorsque l'on n'est pas du métier mais qui caractérise l'illustratrice. Un rouge orangé est utilisé aussi bien pour illustrer des objets ayant à peu près cette couleur (carottes, fraises...) que pour souligner le côté dramatique de certaines scènes : le sang, les accidents, la guerre etc.

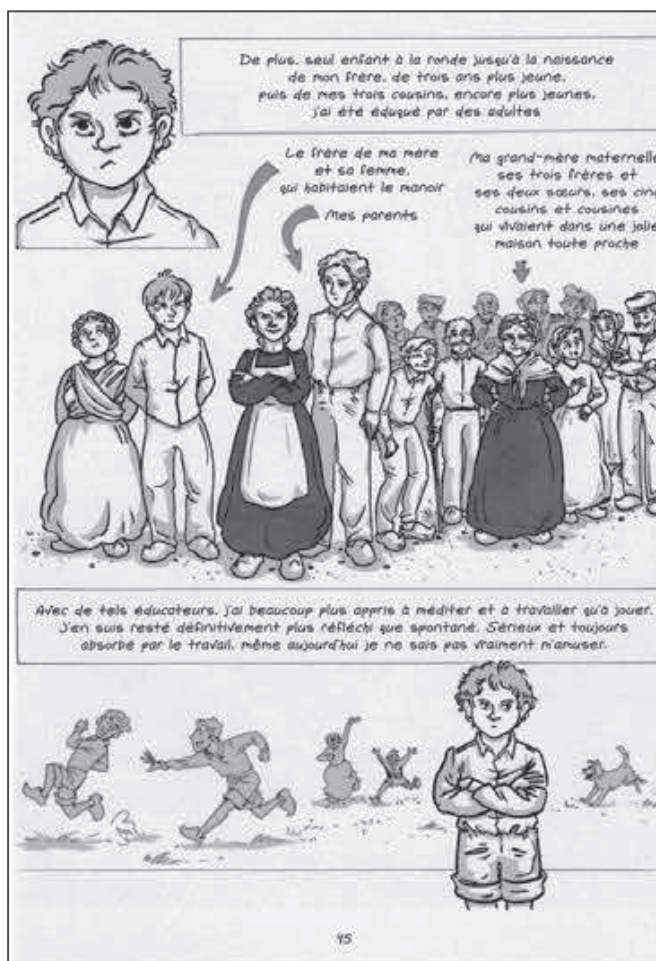
Dans un autre registre il sert aussi de fond de texte ou à marquer une rupture dans le texte ou dans l'image. A noter LE rouge spécifique uniquement utilisé pour le pull-over de l'auteur, sujet du récit et témoin des réalités du siècle dernier. En conclusion la palette utilisée correspond tout à fait à l'ambiance qui ressort de cette Bretagne pauvre et besogneuse où la vie était plus difficile que joyeuse... Cette représentation graphique et colorée est à mettre au crédit de l'illustratrice.

LE ROMAN GRAPHIQUE : UN NOUVEAU GENRE LITTÉRAIRE ?

Postérieur à la BD, au succès triomphal, le roman graphique s'en distingue par un texte beaucoup plus présent. Gageons qu'il connaisse le même succès !

La démarche éditoriale de publier d'abord un ouvrage «classique» puis un «roman graphique» doit être exceptionnelle. L'avantage est de permettre une comparaison. Le livre initial est, comme on l'a vu, un ouvrage de cinq-cent-quarante pages très denses de contenu et de typographie. La version d'aujourd'hui, imprimée sur du papier épais et de qualité exigée pour le dessin et la couleur, n'en comprend que cent-quarante-quatre, c'est-à-dire moins d'un tiers du précédent. Pourtant la lecture des deux apporte les mêmes informations concernant la spécificité des lieux extérieurs (situation géographique et espaces de labours) et intérieurs (la ferme,

la maison aux meubles si particuliers), la hiérarchie sociale, la vie des couples et des maisonnées, l'importance des femmes, l'hygiène ou son absence, les soubresauts des deux dernières Guerres, etc. Ce qui frappe immédiatement après la lecture de la version



graphique est la capacité de l'auteur (le même dans les deux cas) à condenser les données. Mais le témoignage est le même et le message identique ! Puisque l'auteur est aussi compétent pour l'un ou l'autre des deux genres littéraires, on peut considérer qu'ils sont différents mais complémentaires en termes de lectorat. Un élève du primaire peut aimer le style du roman graphique et, s'il sait lire, en comprendre le contenu, ce qui ne peut être le cas de l'ouvrage initial, trop «littéraire» pour le jeune lecteur. En revanche l'adulte pourra apprécier les deux versions ... Ainsi donc pour paraphraser le célèbre slogan de Jean Cau «*Le poids des mots, le choc des photos*» à propos de Paris-Match auquel il collaborait, dans le roman graphique il demeure le poids des mots servi par ... la force du dessin !

Marie-Claude VETTRAINO-SOULARD

«*FILS DE PLOUC, UNE ENFANCE RURALE*» Texte de Jean Robou –
Illustrations de Clara Vialletelle.
Editions Ouest-France. 17,90€